

UN JOUR SANS FIN (*Groundhog Day*)



1993 / États-Unis / 1h41 / couleur / 1.85

SYNOPSIS

Phil Connors, journaliste à la télévision et responsable de la météo, part faire son reportage annuel dans la bourgade de Punxsutawney où l'on fête le "Groundhog Day" : "Jour de la marmotte". Dans l'impossibilité de rentrer chez lui à Pittsburgh pour cause d'intempéries, il se voit forcé de passer une nuit de plus dans cette ville perdue. Réveillé très tôt le lendemain, il constate que tout se produit exactement comme la veille et réalise qu'il est condamné à revivre indéfiniment la même journée, celle du 2 février...

FICHE TECHNIQUE

Réalisation : Harold Ramis
Scénario : Danny Rubin - Harold Ramis
Musique : George Fenton
Photographie : John Bailey
Montage : Pembroke J. Herring
Direction artistique : Peter Landsdown Smith
Décors : David Nichols
Costumes : Jennifer Butler
Production : Trevor Albert – Harold Ramis
Société de production : Columbia Pictures

FICHE ARTISTIQUE

Phil Connors : Bill Murray
Rita Hanson : Andie MacDowell
Larry, le caméraman : Chris Elliott
Ned Ryerson, l'ancien camarade de classe : Stephen Tobolowsky

Fred Kleiser, le fiancé : Michael Shannon
Debbie, la fiancée : Hynden Walch
Le neurologue : Harold Ramis
Le psychiatre : David Pasquesi
Buster Green, officiel de la fête : Brian Doyle-Murray

SUR LE FILM

Un jour sans fin sort sur nos écrans en 1993 dans le désintérêt général. En France, Harold Ramis n'est pas le réalisateur culte de *Caddyshack*. Tout au plus est-il connu comme Egon Spengler, l'un des chasseurs de fantômes du *Ghostbusters* d'Ivan Reitman. Et Bill Murray ne bénéficie pas encore de cette aura, de ce statut de Droopy préféré des cinéphiles, titre définitivement acquis avec le succès universel de *Lost in translation*.

Mais Patrick Brion, monsieur Cinéma de minuit, accessoirement coprogrammateur émérite de « La Dernière Séance » et archiviste majeur du ciné de la bannière étoilée, ne s'y trompe pas. Et il fait rapidement figurer ce *Groundhog Day* (titre original) tout au bout de son ouvrage somme sur la comédie américaine paru aux Éditions de La Martinière en 1998. La comédie américaine, enfantée par Mack Sennett, ouvragée par Preston Sturges et Frank Capra, s'arrête là, à Punxsutawney, petite bourgade de Pennsylvanie. Phil. Oui, Phil Connors, se lève chaque matin pour revoir la marmotte pointer le bout de son nez. Il revit ainsi ce même jour, dans ce qu'il considère être le pire endroit du monde, avec une personne, une seule, qui est à même de retenir toute son attention, de canaliser son intérêt, de le détourner de son légendaire cynisme. À croire qu'il en faut peu pour être heureux, face à un écran de cinéma. (...)

L'œuvre d'Harold Ramis vient parler au lobe pantouflard de notre cinéphilie, celui qui nous fait revenir vers des films par confort, parce qu'ils offrent une image solide d'un modeste bonheur. Et quand vous serez au plus bas, vous savez que vous pourrez relancer le DVD, pour une nouvelle séance rythmée des mêmes rires, des mêmes émotions ; un shoot sans heurts, en somme. Avec ses diners tout droit sortis d'une peinture de Norman Rockwell, ses batailles de boules de neige nocturnes, la chevelure tout en boucles d'Andy McDowell qui s'étale sur l'oreiller et cette folle rédemption d'un authentique et touchant petit salaud, *Un jour sans fin* synthétise avec candeur l'histoire de la comédie américaine. Et cette comédie, ce genre majeur et noble s'il en est, demeure une question de foi. On ne doute jamais de la résolution idéale qui s'annonce. On ne remet plus en cause la légitimité du happy end. On range l'obscénité et l'on célèbre la vertu.

Dans les pas de Bill Murray, témoins de son calvaire, on en vient à épouser la philosophie quelque peu bouddhiste du film. Dans la répétition, avec patience et dévotion, on voudrait user de chaque jour pour apprendre à jouer Rachmaninov, pour accepter l'inéluctable, pour séduire dans l'humilité et corriger chacune de ses erreurs. Et puis, un matin, regarder par sa fenêtre un paysage enneigé et réaliser qu'il n'y a rien de plus beau que d'être parvenu, un rien meilleur, au jour suivant.

Greg Lauert – *Bande à part*

Harold Ramis révèle ici une incontestable et surprenante inspiration sur le thème, pourtant abondamment visité, des paradoxes temporels. Mêlant à un véritable sens du rythme comique, une réflexion tout à fait passionnante sur la responsabilité de l'homme face à ses actes, il parvient en même temps à construire un objet cinématographique d'une assez confondante adresse, variant imperceptiblement les angles de

vue quand les situations en viennent à se confondre, accélérant soudain le cours arrêté du temps pour mieux lui redonner ensuite toute sa lancinante pesanteur, évitant les effets comiques assurés pour nous surprendre par son doigté à manier un matériau fantaisiste formidable, bridant la nature explosive et cabotine d'un Bill Murray décidément touché par la grâce (voir son extraordinaire composition pointilliste dans *Mad dog and glory*). Là, où tant de films se sont contentés de pointer les incongruités des bégaiements temporels – il n'est qu'à se souvenir de la série des *Retour vers le futur – Un Jour sans fin* créée, sous son apparence sans aspérité, sous ses concessions à la *moral majority* américaine, sous sa volonté de ne pas se prendre un instant au sérieux, un vrai vertige. Dans cette aventure à proprement parler incroyable, ce sont toutes nos certitudes, toutes nos balises qui perdent pied. Parce qu'il se retrouve chaque jour (un singulier qui prend ici tout son sens) face à des êtres sans mémoire, et donc manipulables à volonté, Phil, le héros de ce film, bénéficie et profite d'une liberté, d'une impunité totales dans ses actions. Qu'il s'agisse de sauver un enfant tombant d'un arbre ou d'entrer d'une manière illicite dans certaines intimités, il sait, à la seconde près chaque matin un peu mieux, ce qu'il peut ou doit faire pour modifier le destin en faveur de ses desseins. Il devient ainsi une manière de démiurge au petit pied régnant sur un espace et un espace-temps bornés par d'immuables repères. Là où le film d'Harold Ramis prend une ampleur inaccoutumée dans le paysage dévasté de la comédie américaine, c'est lorsqu'il se mêle de dévoiler les dérapages de Phil face à sa nouvelle et irrémédiable condition : de l'euphorie au désespoir, on le voit glisser d'une espèce d'inconscience satisfaite et replète à une lucidité tragique face à son destin de Sisyphe moderne. En même temps qu'il s'amuse ainsi à nous troubler, Harold Ramis ne se prive guère de faire œuvre de satiriste, et sa vision d'une Amérique profonde à la crédulité et au mauvais goût incommensurables puisque tel est bien le lieu où se déroule cette singulière transfiguration vaut mieux que bien des charges plus prétentieuses.

Didier Roth-Bettoni – *Le Mensuel du Cinéma* - N° 7 - Juin 1993

AU CINÉMA LE 10 AOÛT – Version restaurée 4K

Distribution Les Acacias

www.acaciasfilms.com

Tel : 01 56 69 29 30

Presse Laurette Monconduit & Jean-Marc Feytout

lmonconduit@free.fr - jeanmarcfeytout@gmail.com

Tel : 01 43 48 01 89